





Jean PAILLER

COMME DES FOURMIS  
NOIRES

*NOUVELLES*

Ce livre a été publié sur [www.bookelis.com](http://www.bookelis.com)

ISBN : **979-10-359-3890-1**

© Jean Pailler

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,  
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu  
de ce livre.

Une fourmi noire  
Sur une pierre noire  
Dans la nuit noire  
Dieu la voit  
Mais il est bien le seul...



## SCHOPENHAUER ET LES COCHONS

C'était un endroit tout en longueur, au sol carrelé blanc et noir; chaque carreau, d'environ trente centimètres de côté, était composé de centaines de carrés de céramique plus petits; les meubles étaient sombres, donnant une impression de crasse, mais très propres en fait, sans doute fréquemment repeints dans la tradition de la marine qu'évoquait un voilier bleu et blanc posé au-dessus du bar, entre deux petits canons soigneusement tournés et sculptés, sur leurs affûts à roues. J'étais entré parce que des gens au comptoir jouaient aux dés et parlaient fort, avec des rires et de l'accent. Depuis des années, chaque fois que je reviens à Bordeaux, je marche interminablement, la nuit, au hasard, me perdant dans le dédale de la vieille ville, tournant en rond sans m'en apercevoir, frôlant de vagues souvenirs et frôlé par des ombres indécises. Le plus souvent je dîne de quelque chose de grec ou de turc ou d'italien, comme à Paris, ou d'un de ces mélanges en trompe l'oeil de nouvelle cuisine et de cassoulet qu'on sert partout, sitôt passée la Loire, en guise de cuisine régionale. C'est pourquoi la trouvaille m'était apparue miraculeuse, de ce bouchon dans une rue étroite, à l'endroit même où une plaque de fonte indiquait qu'avait vécu Montaigne. La rue

courait entre deux rangées de maisons irrégulièrement ravalées, des merveilles du XVIII<sup>e</sup> siècle, poncées et claires, alternant avec des façades lépreuses dont les charmes secrets restaient encore à découvrir. A gauche et à droite, des impasses étroites et tortues conduisaient à des théâtres d'avant-garde et à des ateliers libertaires, des espèces de lianes jaillissaient de murs aveugles, les derniers bégonias d'un automne prolongé fleurissaient des fenêtres entr'ouvertes; par endroit, une merveille d'escalier, un rêve de balcon s'épanouissait, à peine défiguré par une fantaisie de décorateur. Et partout, fleurissaient foisonnantes des fleurs et des feuilles de fer forgé, entourant monogrammes ou blasons, rappelant les splendeurs de la ville d'antan, respirant par son fleuve au rythme des marées.

Je me suis approché du bar et j'ai demandé un anis corse; on m'a regardé avec un peu d'embarras et quelqu'un a dit qu'il n'en restait plus . Une jeune femme aux cheveux décolorés m'a montré son verre à moitié vide et m'a dit:

«Vous devriez prendre un Marseillais comme nous tous, c'est très bon aussi.

J'ai pris un Marseillais en souriant; j'ai hésité à offrir ma tournée, en définitive j'y ai renoncé de peur de sembler faire de l'esbroufe. Ils étaient six autour de la piste de dés: deux jeunes gens maigres, un homme d'une soixantaine d'années, vêtu avec une certaine recherche, deux autres hommes à la carrure de joueurs de rugby, l'un avec un anorak bleu sur un chandail gris, l'autre avec une chemise de laine à carreaux rouges et noirs, et puis la femme blonde, tenant sur ses genoux un petit garçon de cinq ou six ans, qui s'ennuyait. Je m'adressai à l'homme à la chemise à carreaux, qui était derrière le bar, pour demander, presque timidement, si je pouvais manger.

« Bien sûr! me dit-il, vous n'avez qu'à le dire à la patronne. »



La patronne était une petite femme maigre, qui ne semblait pas avoir d'âge mais avait dû passer les cinquante ans; elle était vêtue d'un pantalon de velours et d'un tricot sombres et ses cheveux blondasses s'échappaient d'un chignon mal fait. Elle sortit de la cuisine en traînant ses savates et eut quelque difficulté à me désigner une place dans l'arrière-salle; une table était occupée par un groupe silencieux d'habitues qui semblaient boire plus que manger, une autre table était retenue pour un anniversaire, la troisième était la sienne.

« Tu n'as qu'à le faire asseoir à côté du monsieur », lança quelqu'un des joueurs de dés -le monsieur étant un éphèbe brun qui dînait seul dans un angle de la pièce-. J'hésitai et allai m'asseoir d'autorité à une autre table de solitaire, posant devant moi mon verre à demi-plein, l'étui de mes lunettes, mon carnet à couverture verte et mon stylo. Je regardai la salle. Un fanion des Girondins de Bordeaux pendait au-dessus du bar ; des lambris de pin couvraient, presque jusqu'à hauteur d'épaule, les murs défraîchis ; à la jonction de la salle et de l'arrière-salle, un début de restauration avait fait apparaître des pierres ivoirines, admirables : des départs de voûte, des ébauches de colonnes, dans la complexité de sa forme l'esquisse ou le vestige d'une architecture noble. Partout ailleurs, le plafond souillé et jauni s'offrait à la promenade vespérale des mouches.

La patronne s'approcha d'un tonneau, une carafe à la main, et tira un demi-litre de vin rouge qu'elle déposa devant moi, avec une corbeille de pain et une serviette en papier rouge. Je versai un peu de vin dans mon gobelet: je le trouvai léger, sûr, comme j'avais perdu l'habitude d'en boire, saisi par la vogue des lourds pinards méditerranéens. Au mur, je remarquai quelques copies d'affiches de Mucha, et deux portraits exécutés au crayon sans doute d'après des photographies; je mis un certain temps à réaliser que la femme gracieuse du portrait de gauche avait dû être la patronne. Au bar, on jouait toujours. La femme blonde posa à terre son petit garçon qui s'ennuyait ferme. Il fit quelques pas entre les tables, regardant

les clients sans curiosité particulière et revint vers elle, posant sa petite main sur son genou pour attirer son attention.

En posant devant moi une assiette garnie d'une salade appétissante, la patronne me proposa du poulet ou un beefsteak ; je choisis le poulet, sans doute parce qu'une cuisson plus longue et plus élaborée que la grillade d'une tranche de boeuf me paraissait le signe d'une plus grande intimité et que j'avais envie de me sentir adopté par cet endroit et par ces gens ; parce que dans le total dépaysement que représentait pour moi ce retour à une atmosphère traditionnelle je craignais par dessus tout de paraître moi-même exotique . La femme blonde dit quelques mots, l'homme à l'anorak rouge, dont je compris alors qu'il était son compagnon, se leva, et ils se dirigèrent vers la porte. Sur le seuil, ils causèrent un moment avec l'homme âgé, qui s'était écarté un moment des joueurs, et que j'identifiai facilement comme un retraité, sans doute d'une administration, peut-être des douanes, certainement un habitué du lieu ; l'homme à l'anorak tourna deux ou trois fois les yeux vers moi, détournant son regard dès qu'il croisait le mien. Il était grand, large d'épaules, le cheveu assez court mais négligé, et portait une moustache. Je pensai que ce pouvait être quelqu'un de la police. Je remarquai que la femme avait de jolies jambes. Populaire, mais non point vulgaire ; elle avait une démarche souple qui attirait le regard. Le couple et le petit garçon sortirent, laissant la porte ouverte, et le retraité rejoignit la partie de dés. La devanture du restaurant occupait les trois quarts d'une ancienne arcade, le quatrième quart correspondant sans doute à une porte privative et au couloir conduisant aux toilettes et à l'appartement des patrons.

« N'oubliez pas de me verser mon verre chaque fois que vous payez la tournée ! » cria la patronne en riant, du fond de la salle où s'ouvrait la cuisine.

Je regardai à nouveau le portrait de femme au fusain, puis la patronne, et m'interrogeai sur une destinée que je supposai étrange. Comment cette figure gracieuse et jolie avait-elle pu devenir ce

visage sans attrait ? L'alcool, certes, et le travail, l'expliquaient, mais rien ne justifiait la fatalité de cet abaissement. Un chagrin peut-être ?

Le voilier bleu au dessus du bar faisait un peu penser aux ex-voto qu'on trouve dans les chapelles du pays de Léon. Non, ce n'était pas cela, il me semblait que l'ambiance eût été différente dans ce cas. Je songeai que l'homme à la chemise à carreaux rouges et noirs, qui était derrière le bar, était sans doute le patron; il était beaucoup plus jeune qu'elle, d'aspect brutal. Je me dis qu'il avait dû la séduire autrefois, de sa jeunesse et de sa force, se faire entretenir par elle, l'humilier, peut-être même la battre, la contraindre à lui acheter ce bistrot et à le tenir avec lui, elle qui avait été élevée pour être tout autre chose, peut-être secrétaire ou institutrice, ou pourquoi pas professeur dans un collège? Oui, elle avait bien une tête de professeur d'anglais.

Il y a des gens, ainsi, dont la destinée prend brusquement les virages les plus étranges: je me souviens, lors de mon service militaire en Allemagne, qu'on nous avait conduits en troupeau visiter une ferme modèle, dans un endroit sombre et paisible de Prusse rhénane, où un gros homme élevait une centaine de cochons, avec des égards que n'avaient pas toujours pour nous nos sous-officiers. En passant près du silo où il entreposait l'orge de ses champs, il nous en fit remarquer la façon, nous disant qu'il l'avait fait de ses mains et ajoutant « j'avais un peu appris à forger et à souder quand j'étais prisonnier en Sibérie. » Et après un silence il avait repris : « Avant la guerre, j'étais professeur de philosophie. Quand je suis revenu, je n'avais plus rien là-bas, en Saxe ; on m'a offert de la terre par ici. J'ai accepté. Je ne regrette pas. Mais si vous saviez comme ça fait du bien de relire un peu Schopenhauer après une journée passée à s'occuper des cochons.

Il avait fallu de terribles hasards pour amener des soldats français chez ce paysan allemand qui avait été prisonnier des russes. La patronne du restaurant avait sans doute connu d'autres drames et je

bus un grand verre de son vin rouge pour encourager mon imagination à les découvrir.

A la table voisine, le jeune homme seul finit sa crème renversée et se leva; il s'approcha de la caisse pour payer et, le voyant mieux, je regrettai de ne pas avoir recherché sa compagnie. Il avait un visage d'ange blême, habitué de la vie nocturne, entouré de longues mèches couleur de châtaigne, mais sous son léger blouson on devinait une large poitrine et des bras solides. Je le regardai sortir et mon regard croisa celui d'un des hommes assis au bar. En attendant mon poulet, j'allumai une cigarette et repris mon carnet vert, notant des mots sans importance pour me donner une contenance.



## JOUR DE GUERRE

Midi en juin. Pas une ombre dans le village et rien qui puisse en faire espérer. Les feuilles des arbres ont toutes volé au vent des bombes. Peu de murs tiennent encore et presque aucun toit. Pas un oiseau, pas un enfant. C'est la guerre et c' st l'été. Le soleil abat sa lumière impitoyable sur la terre craquelée, sur les sources taries, sur les puits d'où l'on ne tire plus d'eau. La chaleur verticale fouille d'un ongle cruel les lézardes plus fraîches où pourrait se tapir encore un peu de vie. Comme une brume, flotte dans l'air un peu de poussière blanche qui s'épaissit chaque fois que gronde une explosion. Une fleur blanche, unique dans un coin, poudreuse et ternie, semble haleter de soif, bouche exsangue d'un visage informe et déjà mort. Des coups s'abattent encore sur le village, à intervalles irréguliers, faisant trembler le sol. Un pan de mur, de temps en temps, s'écroule dans un craquement sourd et dans un nuage de fumée. Pas un bruit autre que ceux-là. Pas un cri. Il y a longtemps que ceux qui devaient mourir ici sont morts. Les autres ont fui. Sur la place où l'on jouait aux boules, la statue du Conseiller est demeurée intacte, barbouillée de plâtre. Mais les branches cassées jonchent le sol au pied des platanes . Et derrière le fronton de la maison du

Peuple, il ne reste rien de la salle des Mariages ni de la salle de l'Assemblée . L'église est encore debout, mais l'horloge à son clocher ne marque plus aucune heure et le coq sur la croix guette avec désespoir vers le point indécis d'où viendra l'ombre et d'où viendra la paix.

A l'entrée du village, les plaques d'émail où l'on lisait son nom gisent à terre, fracassées, illisibles. Ce n'était qu'un petit village où passait la frontière. Dans les champs alentour, le seigle et l'avoine, couchés par l'orage, desséchés, attendent le vent qui les fera voler, la pluie qui les fera pourrir, la faucille qui ne les moissonnera pas . Et sur le seuil de l'auberge éventrée, le vin répandu et séché a laissé de grandes taches informes, brunes comme du sang. Les obus viennent encore piétiner les restes, obus égarés ou tirs bien ajustés, claquant à l'improviste ou grondant après un grand déchirement soyeux, menue monnaie des folles dépenses que fait la guerre pour posséder le monde. Pourtant il y a, tout au bout du village, au début du chemin qui conduit à la rivière, une maison qui paraît intacte. Mais par la porte ouverte aucune poule ne vient picorer les miettes de la table, et de l'étable ne monte ni l'odeur ni le frémissement des bêtes échauffées. La maison est vide. Un volet pend, défait ; quand il y aura de nouveau du vent, il claquera, tristement. Avant de s'enfuir, les habitants ont recouvert leur puits avec des planches que la bataille a jonchées de gravats. Il y a peut-être encore, là-dessous, une eau fraîche, noire et pure comme la mort. La maison est intacte. D'un mur à l'autre, le toit s'étend d'une seule volée de tuiles jaunâtres, incliné vers la cour et la gouttière branlante. Seulement les fenêtres ouvertes sont des yeux sans regard et les volets fermés des paupières closes. La maison avait peut-être le même aspect, autrefois, pendant les foins ou la moisson, quand tout le monde était aux champs. Mais ce n'était pas la même chose, ce n'était pas triste. Il y avait peut-être un petit chien cherchant l'ombre du mur, une vieille femme, trop vieille pour aller aux champs, tricotant dans l'obscurité de la cuisine et clignant des yeux vers le soleil en se récitant d'interminables prières et des souvenirs anciens.

Dans la cuisine, la cheminée est vide et froide. Aucun pot ne pend de la crémaillère. Pourtant les tabourets, les bancs, sont encore autour de la table. Du pétrin ouvert monte un nuage de fine poussière de farine moisie et desséchée. Les explosions résonnent sourdement dans la maison. Le bois grince; une porte bat.

Deux hommes marchent. Ils se ressemblent. Leur costume est couleur de terre et leur coiffure est drapée de feuilles. Non point de chêne ou de laurier qu'on réserve aux héros, et de préférence aux héros morts, mais de fougère sèche, de frêne, de charme, de ces arbres et de ces plantes plus humbles qui font le lit du vagabond. Les deux hommes marchent et ne se voient pas : il y a un mur entre eux. Un muret de pierres sèches où les lézards, naguère, devaient aimer dormir. Et voici que les artilleurs soignent le travail et que les obus s'abattent sur le village. Non plus des coups perdus, des salves machinales, mais un feu en règle, de toutes les pièces, bien en ordre comme à l'exercice. Les deux hommes se jettent à terre, se relèvent, se mettent à courir. Ils sont seuls, les coups tombent sur le village: ils courent. Ils courent vers la maison au bout du chemin, qui a l'air plus solide que le reste. Ils ont oublié qu'ils sont là pour faire la guerre, pour faire la mort, et ils ne pensent qu'à sauver leur pauvre vie de soldats couverts de terre et de feuillage, avant que le feuillage et la terre ne recouvrent leur carcasse inanimée. Ils courent et entrent ensemble dans la salle obscure de la maison intacte au bout du village, sous le toit jaune qui s'incline vers la cour. Les obus pleuvent sur le village et dans la cour de la maison. Le bruit, la poussière, la fumée, emplissent la maison déserte sous le soleil obscurci. Les deux hommes tombent, étonnés.

La fumée s'élève lentement, la poussière se dissipe, l'air retrouve un peu de sa transparence et là, sur le sol, parmi les gravats, gisent les hommes. La maison n'a pas trop souffert. L'étable éventrée perd sa paille par des plaies brunes où la brique mise à nu brille comme du sang. Le toit jaune a encore perdu quelques tuiles. Dans la salle, sombrement fraîche, glisse encore le râle cuivré de la pendule,

ébranlée par les explosions . Les deux hommes se relèvent et, par la fenêtre sans carreaux, voient la blancheur incandescente de l'été. Ils se regardent. Un volet grince et tourne tout doucement, comme cédant moribond à son poids de chose.

-La vache ! dit l'un des hommes.

Peut-être a-t-il quarante ans; peut-être seulement trente; son visage est couvert de sueur et de terre; ses yeux ne brillent guère dans l'ombre et sous ses paupières lourdes on n'en voit même pas la couleur: ce n'est qu'un soldat. L'autre est pareil, mais plus jeune. Le plus vieux élevait des chevaux dans le Sud, avant la guerre; on a dû les réquisitionner en son absence. Pour la boucherie, bien sûr : il n'y a aucune raison que le massacre soit réservé aux hommes.

t toi, qu'est-ce que tu faisais ?

-J'étais étudiant.

Il a de petites mains, toutes balafrees par les épines ; l'autre a des pattes massives, tannées, indemnes.

-Tu es marié ?

-Non, dit l'étudiant. Et toi ?

-Oui, dit le paysan. Mais ça n'a pas l'air de lui faire particulièrement plaisir, de penser à sa femme et à sa maison.

Les deux soldats sont fatigués. Il y a plusieurs nuits qu'ils n'ont pas dormi, à cause du combat, et à cause du bruit de l'artillerie. Ils s'installent chacun sur un banc de chêne, puis s'étendent, leur casque par terre, leur fusil sous eux, comme de bons soldats qu'ils sont, qui protègent leur arme du poids de leur corps. Dehors il fait chaud. Il fait un peu moins clair. La canonnade a cessé; ils s'endorment.



Ils dorment. Une femme entre, vêtue de noir, un fichu noir sur les cheveux, comme les femmes de la campagne. Elle porte un baluchon, noué dans un linge blanc comme un linceul d'enfant. Elle est venue par la grand-rue et son visage tiré porte l'empreinte de la fatigue. Sa robe est poussiéreuse et elle doit avoir soif. En entrant, elle va tout droit à la table, pose son baluchon et s'assied sur un tabouret, bien lasse. Elle parle toute seule, à mi-voix :

« J'ai bien cru que je n'y arriverais jamais, avec la chaleur, cette poussière, et puis ces hommes qui se battent partout et ces gens qui fuient dans tous les sens.. ».

Elle regarde autour d'elle, clignant des yeux dans la pénombre. Elle avait oublié comme il pouvait faire sombre. Elle regarde mieux et voit les soldats. Elle pense qu'ils dorment et se demande ce qu'ils font ici. Est-ce qu'ils ne devraient pas, comme les autres, être dehors, à cette heure, en train de faire du bruit avec leurs armes, ou de manger leurs rations dans les fossés, ou de mourir ? Elle se dit qu'ils sont peut-être morts. Mais non : il y en a un qui bouge dans son sommeil — le plus jeune, celui qui était étudiant —. Peut-être rêve-t-il ? La femme l'appelle ; il grogne. Elle recommence, un peu fort :

« Monsieur le soldat ! »

Le jeune homme se réveille, se redresse, la main droite s'accrochant machinalement au fusil, la main gauche glissant sur le visage, rejetant les cheveux en arrière ; il regarde la femme avec stupeur, mais ce n'est peut-être que l'hébétude du mauvais réveil.

« Vous m'avez fait peur, dit la femme. Vous savez que je vous ai crus morts, vous et votre camarade. Il n'est pas mort, lui non plus, au moins ? »

Le jeune soldat rit :

« Non, Madame... il n'est pas mort. »

Il se tourne vers l'autre soldat qui dort toujours sur son banc et l'appelle:

« Eh! toi! »

L'autre se réveille lourdement, la tête toute confuse et le regard vague sous ses grosses paupières.

« Qu'est-ce qui se passe ? Tu n'as pas bientôt fini de faire ce raffût ? Merde et merde à la fin.. ».

Il se redresse et voit la femme, toute droite près de la table, dans ses vêtements noirs avec son fichu noir sur la tête.

« Oh! pardon, Madame... fait-il. - Faites excuse... je ne vous avais pas vue . Vous avez besoin de quelque chose ?

– Non, dit la femme. Vous êtes bien aimable. Mais je n'ai plus besoin de rien maintenant que je suis arrivée.

Les deux soldats la regardent sans bien comprendre. Elle répète qu'elle est chez elle à présent.

« Vous voulez dire que vous habitez dans cette maison ? demande le plus jeune des soldats, incrédule.

– J'y habitais, dans le temps ; c'était celle de mes parents et de mes grands-parents . J'en suis partie quand je me suis mariée.

– Et maintenant vous voulez revenir ?

– Je suis revenue, dit la femme. »

Le jeune soldat la regarde, et il lui vient une idée :

« Alors vous allez pouvoir nous dire comment s'appelle ce village, Madame ? Je crois que nous nous sommes un peu perdus. »

Mais la femme hoche la tête avec tristesse. Elle ne sait plus. Elle a oublié, avec le temps, avec la guerre ...

« Tout cela est si loin et si compliqué... Et puis les uns l'appelaient d'un nom, les autres d'un autre nom, allez savoir lequel était le bon ! Un troisième, peut-être, que tout le monde aura oublié.

— Au moins, dans quel pays sommes-nous ?

— Comment voulez-vous que je le sache ? La frontière traversait le village et, chaque fois que c'était la guerre, chaque fois que la récolte avait été meilleure d'un côté ou de l'autre, on déplaçait la frontière. Quand j'étais petite fille elle passait au milieu de la maison: tenez, ici, près de la table. Ou plutôt non, ici, à côté du banc. Plus tard, quand j'ai fait ma communion, elle passait devant l'église. C'était amusant, tous ces douaniers devant la porte : on aurait dit des Suisses. Vous voyez, je ne peux rien vous dire... je regrette.

— Mais... » commence le jeune soldat, qui n'est pas satisfait.

L'autre lui coupe la parole:

« Tais-toi! et ne pose plus de questions... tu vois bien que tu ennues Madame. Ca ne fait rien, Madame, si vous ne vous souvenez pas... bien sûr ce serait mieux si on avait pu savoir: au moins une indication, rien qu'un nom... vous comprenez, on est vraiment perdus.

— Mais qu'est-ce que cela peut faire ? — demande la femme, qui ne comprend pas. — Puisque vous faites la guerre, vous n'avez pas à vous embarrasser de ces choses. Ah! J'y suis... c'est peut-être la première fois que vous la faites? C'est ça, hein? Ah! Moi j'en ai vu, des guerres, si vous saviez... allez! Est-ce que ça compte, de savoir où l'on est, qui l'on est, qui l'on tue? Vous savez bien que non. Alors, pourquoi est-ce que vous me posez des questions aussi

bêtes? Vous feriez bien mieux d'aller faire votre guerre plus loin, ou alors de ne pas la faire du tout.

— Mais vous plaisantez, ma bonne dame! — dit le soldat. — Si vous croyez qu'on fait ce qu'on veut ? On s'en passerait bien de la guerre, nous, si on pouvait .. on a nos maisons à nous, nos occupations, notre terre, nos femmes, nos bêtes à soigner, nos moissons à faire... Il a fallu quitter tout ça pour faire cette putain de guerre. On préfèrerait être ailleurs, vous savez... »

Elle a un petit rire, un peu méchant.

« Vous dites n'importe quoi. Vous ne voulez pas voir ce qui vous crève les yeux : les hommes ont toujours aimé la guerre, et le reste n'a aucune importance : ni la terre, ni les femmes, ni les bêtes, ni les maisons. On brûle un peu, on viole un peu, on tue pas mal, et on partage ce qui reste, surtout s'il ne reste rien à partager. C'est comme ça depuis toujours. Seulement les hommes n'osent plus l'avouer parce que maintenant ils ont peur. Peur que la guerre leur échappe, qu'elle se tourne une bonne fois contre eux, qu'elle se mette à vivre sa vie à elle. Ils craignent que, trouvant des chemins ignorés, la guerre en liberté n'invente des malheurs nouveaux dont les hommes ne pourraient pas profiter. Alors depuis quelque temps ils essaient de mettre la guerre en cage. Ils palabrent interminablement autour de leur guerre pour se donner bonne conscience. On se demande bien pourquoi. Au fond de vous-mêmes vous n'aimez que ça, vous battre. »

Dehors, il fait toujours aussi chaud, mais le vent s'est levé. On n'entend plus le canon, ni de coups de feu, mais on entend le vent, les épis mûrs qui gémissent de n'être pas moissonnés, comme geint une vache au pis lourd à qui on a volé son veau et que nul ne vient traire. Le soleil tourne doucement autour de la maison, bête méfiante, et un rayon prudent se glisse par la porte, dans lequel dansent des milliards de grains de poussière.

« Je vous jure, Madame, que je n'aime pas la guerre, dit le jeune soldat, celui qui était étudiant.

— Alors pourquoi la faites-vous ? »

Il est tout interloqué : -« Mais... il le faut bien, puisque c'est la guerre !

— Qui a dit ça? Qui a décidé pour vous que c'était la guerre? C'est la guerre parce que vous la faites. Oh! Vous croyez que je suis folle, mais je sais ce que j'ai vu. Même quand il n'y a pas de guerre, les hommes cherchent des prétextes pour s'entretuer. Alors, vous pensez, quand elle éclate, et qu'ils n'ont pas l'impression de l'avoir voulue; quand ils n'ont plus qu'à se battre sans chercher de raisons, comme cela les soulage! Comme ils sont heureux ! Allez ! Je vois bien que vous me croyez folle »

L'aîné des soldats trouve que cette discussion ne mène à rien.

« Tu n'as pas faim, toi ? demande-t-il .

— Je mangerais bien un morceau, avoue le jeune.

— Eh bien! on va casser la croûte. Vous nous tiendrez bien compagnie, Madame ? »

Les deux soldats ouvrent leurs sacs et en tirent quelques boîtes de conserves -de la viande assaisonnée, du pâté, des confitures peut-être, qui sait ?... toutes ces boîtes se ressemblent tellement- .

« Si seulement on avait du pain ! » dit le jeune.

La femme déplie son baluchon et en tire une boule de pain, une grosse boule comme on en fait dans les campagnes où l'on cuit encore au feu de bois le pain pour la semaine.

« Tenez ! dit la femme : voici du pain »

Les soldats s'aperçoivent alors que leurs gourdes sont vides.